

L'illusion du réalisme: erreurs fondamentales dans l'œuvre de Machiavel

Thiago Barbosa Soares¹
Universidade Federal do Tocantins (UFT/CNPq)
thiago.soares@mail.uft.edu.br

Résumé: Cet article se propose d'analyser de manière critique et approfondie les erreurs fondamentales de la philosophie politique de Machiavel, en prenant pour point d'appui l'ouvrage *Maquiavel ou la confusion démoniaque*, de Carvalho (2011). Selon l'auteur, le machiavélisme ne saurait être compris comme une science politique réaliste et pragmatique, mais doit plutôt être envisagé comme une construction contradictoire, parfois même parodique, où des éléments d'ordre moral et religieux sont déformés et réarticulés dans une logique instrumentale du pouvoir. En introduisant une conception de la « vertu » détachée de toute référence morale et en postulant un exercice du pouvoir hostile à toute transcendance, Machiavel opère un renversement radical des fondements de la politique classique et chrétienne. Ainsi, sa pensée inaugure une rupture avec la tradition philosophique héritée d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, dans laquelle la politique se concevait comme une continuation de l'éthique et comme une recherche du bien commun. Les effets historiques et doctrinaux de cette entreprise se révèlent marqués par une nature destructrice et corrosive, incompatible avec la rationalité philosophique, la dignité humaine et toute orientation téléologique de l'action politique.

Mots-clés: Machiavélisme. Philosophie politique. Moralité et pouvoir.

A Ilusão do Realismo: Erros Fundamentais na Obra de Maquiavel

Resumo: Este artigo visa analisar de forma crítica e aprofundada os erros fundamentais da filosofia política de Maquiavel, tomando como ponto de partida a obra de Carvalho, *Maquiavel ou a confusão demoníaca* (2011). Segundo o autor, o maquiavelismo não pode ser compreendido como uma ciência política realista e pragmática, mas sim como uma construção contraditória, por vezes até paródica, na qual elementos de natureza moral e religiosa são distorcidos e rearticulados dentro de uma lógica instrumental de poder. Ao introduzir uma concepção de “virtude” desvinculada de qualquer referência moral e ao postular um exercício de poder hostil a toda transcendência, Maquiavel efetuou uma inversão radical dos fundamentos da política clássica e cristã. Assim, seu pensamento inaugurou uma ruptura com a tradição filosófica herdada de Aristóteles e São Tomás de Aquino, na qual a política era concebida como uma continuação da ética e como uma busca do bem comum. Os efeitos históricos e doutrinários dessa empreitada mostraram-se de natureza destrutiva e corrosiva, incompatíveis com a racionalidade filosófica, a dignidade humana e qualquer orientação teleológica da ação política.

Palavras-chave: Maquiavelismo. Filosofia política. Moralidade e poder.

¹ Doutor em Linguística pela Universidade Federal de São Carlos (UFSCar). Professor no curso de Letras e no Programa de Pós-Graduação em Letras da Universidade Federal do Tocantins (UFT). Pesquisador bolsista de produtividade do CNPq. Lattes: <http://lattes.cnpq.br/8919327601287308>. Orcid: <https://orcid.org/0000-0003-2887-1302>.

The illusion of realism: fundamental errors in Machiavelli's work

Abstract: This article undertakes a critical and in-depth analysis of the fundamental errors in Machiavelli's political philosophy, drawing upon Carvalho's work *Machiavelli or the Demonic Confusion* (2011). According to the author, Machiavellianism cannot be understood as a realistic or pragmatic political science; rather, it should be regarded as a contradictory, and at times parodic, construction in which moral and religious elements are distorted and reconfigured within an instrumental logic of power. By introducing a conception of "virtue" detached from morality and by postulating a form of power that stands in open hostility to transcendence, Machiavelli performs a radical inversion of the classical and Christian foundations of politics. His thought thus inaugurates a profound rupture with the philosophical tradition inherited from Aristotle and Thomas Aquinas, in which politics was conceived as an extension of ethics and as a pursuit of the common good. The historical and doctrinal consequences of this enterprise reveal themselves as destructive and corrosive in nature, incompatible with philosophical rationality, human dignity, and any teleological orientation of political action.

Keywords: Machiavellianism. Political philosophy. Morality and power.

Introduction

La figure de Nicolas Machiavel reste un tournant dans l'histoire de la philosophie politique, largement reconnu comme l'un des pionniers de la science politique moderne. Son nom est devenu presque synonyme de ruse, de manipulation et d'exercice du pouvoir dépourvu de considérations éthiques, au point que le terme « machiavélique » s'est imposé dans l'imaginaire collectif comme représentation d'une politique cynique et instrumentale. Cependant, cette lecture, bien que dominante, est loin d'épuiser les possibilités d'interprétation de son œuvre, en particulier de son traité le plus connu, *Le Prince*. Depuis sa publication en 1532, ce livre suscite d'intenses débats parmi les chercheurs, les philosophes et les historiens, tantôt exalté comme un manuel réaliste de gouvernement, tantôt dénoncé comme une rupture radicale avec la tradition moraliste de la philosophie politique classique.

Dans ce contexte, il convient de souligner l'interprétation proposée par Carvalho dans *Maquiavel ou la confusion démoniaque* (2011), où l'auteur remet en question tant les lectures élogieuses que les lectures purement techniques de l'œuvre machiavélique². Pour Carvalho (2011), la difficulté à comprendre Machiavel ne réside pas dans une complexité philologique ou dans un langage codé, mais plutôt dans l'inconsistance structurelle profonde et délibérée de sa pensée. Selon lui, Machiavel n'offre pas un système cohérent ou une doctrine claire, mais opère à travers des ambivalences et des contradictions qui désorientent le lecteur et sapent les fondements rationnels de la tradition politique occidentale.

² Ce terme est utilisé pour faire référence au contenu direct de l'œuvre de Machiavel, évitant ainsi le syntagme « machiavélique » en raison de sa connotation péjorative populaire.

Le Prince, de Nicolas Machiavel, est considéré par beaucoup comme le fondement de la science politique moderne. Le traité analyse les mécanismes de conquête, de maintien et d'expansion du pouvoir politique, défendant l'idée que le gouvernant doit agir en fonction des circonstances, même si cela implique de recourir au mensonge, à la violence ou à l'injustice. La célèbre recommandation selon laquelle « il est nécessaire [...] d'apprendre à ne pas être bon » (Maquiavel, 2001, p. 82) résume la proposition machiavélique de dissocier la morale et la politique.

Selon Carvalho (2011), cette dissociation ne constitue pas un réalisme neutre, mais un projet de subversion des fondements spirituels de l'ordre politique classique et chrétien. Machiavel inverse la hiérarchie entre les moyens et les fins, transformant le pouvoir en un fin en soi, indépendamment de toute justification éthique. Le prince est invité à paraître vertueux, et non à l'être, un modèle de dissimulation stratégique : « Les hommes doivent être caressés ou exterminés » (Maquiavel, 2001, p. 25), enseigne Machiavel, suggérant que le souverain ne peut hésiter face à la nécessité d'éliminer les menaces. Pour Carvalho, cet enseignement ne révèle pas une nouvelle science, mais un geste prophétique à l'envers, dans lequel l'auteur « s'investit de l'autorité prophétique pour lutter contre la Providence » (Carvalho, 2011, p. 103). Ainsi, *Le Prince* rompt non seulement avec la tradition métaphysique du pouvoir, mais inaugure également un nouveau paradigme : la politique comme technique de manipulation, déconnectée de la vérité et de la justice.

Face à cet horizon, cet article se propose d'examiner les erreurs fondamentales du machiavélisme, telles que diagnostiquées par Carvalho, en cherchant à comprendre comment ces distorsions ont influencé négativement la philosophie politique ultérieure. En étudiant les effets délétères de cette influence, en particulier sur la corrosion des liens entre politique et éthique, nous souhaitons contribuer à la restauration d'une tradition philosophico-politique engagée envers la vérité, la raison et l'ordre moral. Ainsi, l'analyse critique de l'œuvre de Machiavel à la lumière de la lecture de Carvalho vise non seulement à clarifier les limites internes de la pensée machiavélique, mais aussi à rouvrir le débat sur les fondements normatifs de la politique dans l'Occident contemporain.

Pour atteindre l'objectif fixé dans cet article, outre cette introduction, les sections suivantes sont mises en évidence. **L'énigme machiavélique** dans laquelle Machiavel est décrit comme un « anti-prophète », inversant les fondements éthiques et religieux de la politique classique au profit d'une logique purement instrumentale. **La subversion de la morale et du pouvoir comme fin**, qui explique la rupture de l'auteur du *Prince* avec la tradition qui subordonnait la politique à la morale, instituant le pouvoir comme fin suprême et l'efficacité comme seul critère. Enfin, dans **les considérations finales**, nous évaluons le chemin parcouru afin de comprendre les résultats obtenus grâce à cette réflexion.

L'énigme machiavélique

Peu d'auteurs dans l'histoire de la pensée occidentale ont suscité un spectre d'interprétations aussi large et contradictoire que Nicolas Machiavel. De « professeur de méchanceté » à patriote florentin, d'apologiste de l'absolutisme à défenseur des libertés républicaines, de moraliste déguisé à technicien froid du pouvoir (Machiavel semble avoir servi toutes les écoles, idéologies et agendas). Cette multiplicité herméneutique, loin d'indiquer une richesse dialectique ou un éclectisme productif, renvoie, selon Carvalho, à une énigme d'une autre nature : « l'une des premières icônes philosophiques de la modernité est un auteur qu'elle-même admet ne pas comprendre » (Carvalho, 2011, p. 21). Cette confession d'inintelligibilité, loin d'être un détail philologique, se révèle, pour Carvalho, comme un symptôme structurel d'une dissonance plus profonde au cœur même de la pensée machiavélique.

Il ne s'agit donc pas d'une mauvaise interprétation de Machiavel par ses commentateurs ; son œuvre contient plutôt des lacunes internes, des « angles morts » dans l'horizon de conscience de l'auteur lui-même, qui rendent impossible une lecture cohérente. Carvalho identifie dans ces zones d'ombre non seulement des ambiguïtés conceptuelles, mais de véritables « contradictions non élaborées », souvent délibérément recouvertes de « camouflages » rhétoriques (Carvalho, 2011, p. 24). Cette structure textuelle ambivalente, qui oscille entre prescription et description, entre ironie et littéralité, transforme l'œuvre machiavélique en un champ herméneutique instable, où le lecteur est séduit plutôt qu'instruit. L'effet est celui d'un labyrinthe intellectuel : plus on avance, moins on est sûr de la direction à prendre.

Parmi les aspects les plus singuliers de la critique de Carvalho figure la lecture de Machiavel comme un « anti-prophète », figure symbolique qui incarne la négation des fondements religieux de l'ordre politique traditionnel. Au lieu d'annoncer une vérité supérieure révélée, Machiavel propose une nouvelle économie du pouvoir, fondée non pas sur la justice divine, mais sur la *Virtù*, comprise non pas comme une excellence morale, mais comme une habileté pragmatique, une force de volonté et une astuce stratégique, entièrement détachées de toute normativité éthique (Carvalho, 2011). En ce sens, Machiavel n'est pas seulement un penseur laïc : il est l'archétype du prophète inversé, l'« anti-Moïse » qui, au lieu de conduire un peuple selon les desseins de Dieu, tente de reconfigurer la réalité historique sur la base d'un projet immanent de pouvoir humain.

Cette inversion est, pour Carvalho, plus qu'un changement de paradigme politique : il s'agit d'une véritable parodie théologique. La Providence, autrefois pivot de la politique chrétienne, cède la place à la *Virtù* en tant que force démiurgique. L'histoire cesse d'être conçue comme un drame rédempteur et devient un théâtre de conquêtes, où la fin justifie les moyens. Machias inaugure ainsi

le geste typique de la modernité : le refus de la transcendance comme source de légitimité et la tentative d' t de remplacer l'autorité divine par une raison instrumentale. La conséquence en est l'effondrement de la politique en tant qu'extension de l'éthique, rupture qui, pour Carvalho, contamine toute la tradition philosophico-politique postérieure.

Souvent exalté comme précurseur de la science politique moderne, Machiavel est, selon Carvalho, un maître de l'illusion épistémologique. Ce que l'on a convenu d'appeler le « réalisme politique » dans son œuvre ne serait qu'une simulation rhétorique, construite à partir d'artifices argumentatifs, de sélections tendancieuses d'événements historiques et de généralisations hâtives. Loin de décrire impartialement le monde politique, Machiavel élabore un récit qui légitime a priori ses conclusions, une démarche qui s'apparente davantage à la rhétorique persuasive qu'à l'analyse scientifique proprement dite (Carvalho, 2011, p. 115).

Sur ce point, la critique de Carvalho fait écho à l'analyse d'Eric Voegelin, qui identifie chez des auteurs modernes tels que Machiavel et ses successeurs le profil du *magus*, ou du « conjureur », celui qui tente de forger une réalité alternative par le discours, non pas dans le but de comprendre l'ordre de l'être, mais de le contrôler (Voegelin, 1990, p. 213). Au lieu d'enquêter rationnellement sur la vérité politique, le penseur machiavélique impose un nouvel ordre par le langage, rompant ainsi avec la correspondance entre connaissance et réalité.

Cette lecture critique est également soutenue par Leo Strauss qui, dans son ouvrage *Thoughts on Machiavelli*, souligne le caractère radical de la rupture opérée par Machiavel avec la tradition philosophique classique. Pour Strauss (1958), l'auteur florentin inaugure une nouvelle ère dans laquelle la prudence politique n'est plus guidée par la morale, mais par l'efficacité stratégique, opérant une « révolution silencieuse » dans les fondements de la pensée politique. Isaiah Berlin, quant à lui, reconnaît l'ambiguïté de Machiavel, mais l'interprète comme un conflit interne entre deux systèmes éthiques également valables : le christianisme et la morale civique gréco-romaine. Ce faisant, Berlin (2002) relativise toutefois le problème soulevé par Carvalho, qui ne voit pas chez Machiavel une tension, mais un renversement délibéré des principes spirituels de la politique.

Complétant cette critique, Maurizio Viroli propose une lecture républicaine de Machiavel, soulignant son engagement en faveur de la liberté et de la vertu civique. Bien que cette approche offre une vision plus bienveillante de l'œuvre machiavélique, elle ignore, selon Carvalho (2011), les éléments destructeurs et dissimulateurs présents notamment dans *Le Prince*, où la *Virtù* cesse d'être une excellence morale pour devenir une technique de manipulation . Ainsi, ce qui se présente sous la forme d'une science politique réaliste est, selon Carvalho (2011), un projet d'ingénierie idéologique déguisé en description neutre des faits. Cette falsification de l'objectivité serait l'un des héritages les plus profonds et les plus insidieux de Machiavel à la modernité : la réduction de la

politique à une pratique autonome, détachée de toute considération éthique, métaphysique ou théologique, c'est-à-dire un geste inaugural de confusion civilisationnelle.

La subversion de la morale et le pouvoir comme fin

Au cœur de la critique morale élaborée par Carvalho (2011) se trouve le constat que Machiavel a opéré un renversement fondamental dans la hiérarchie traditionnelle entre les moyens et les fins. Pour la tradition philosophique classique, héritée principalement d'Aristote et développée par les penseurs chrétiens médiévaux, l'action politique devait être subordonnée à une fin supérieure, le bien commun, la justice, l'ordre naturel. Machiavelli, cependant, rompt délibérément avec ce paradigme, postulant que l'efficacité de l'action politique doit précéder tout jugement moral. Dans sa perspective, le prince n'est pas tenu d'être bon, mais seulement de paraître bon lorsque cela est utile ; il peut mentir, trahir, assassiner, pour autant que ces actes conduisent au maintien et au renforcement du pouvoir.

Cette logique instrumentale transforme le pouvoir politique en une fin en soi, déconnectée de tout lien éthique ou transcendant. La politique cesse d'être une extension de la morale et devient une technique de domination, où la moralité n'est pas un critère, mais un obstacle. Comme le souligne Carvalho, cette inversion ne représente pas une simple amoralité circonstancielle, mais une tentative consciente de remplacer les fondements de l'ordre spirituel par un nouvel absolu terrestre : « s'investir de l'autorité prophétique pour lutter contre la Providence et tenter d'inverser le cours divin de l'Histoire n'est pas une «immoralité». C'est [...] un péché contre le Saint-Esprit » (Carvalho, 2011, p. 103). Il s'agit donc d'une transgression ontologique, c'est-à-dire d'une rébellion contre la structure même de l'être, qui implique la tentative d'instaurer un pouvoir humain absolu, étranger et même hostile au Logos.

Selon cette logique, l'État est élevé au rang d'entité quasi sacrée, substitut fonctionnel de la divinité, arbitre ultime du bien et du mal. La politique moderne, héritière de cette révolution silencieuse, est devenue de plus en plus réfractaire à l'idée de limites morales intrinsèques. Au lieu de s'orienter vers la vérité ou la justice, elle s'est mise à se guider par le critère de l'utilité stratégique, instaurant un type de cynisme institutionnalisé qui non seulement corrompt les gouvernants, mais déforme également les gouvernés, en les habituant à l'idée que la fin justifie les moyens.

La critique de Carvalho (2011) à l'égard du machiavélisme ne se limite pas au domaine des idées. Pour lui, la philosophie politique de Machiavel a trouvé une expression concrète dans les formes les plus sombres de l'histoire moderne. L'idolâtrie du pouvoir, la séparation entre morale et politique, le mépris de la vérité et de la dignité humaine, tous ces éléments ont été incarnés de

manière brutale par les régimes totalitaires qui ont marqué le XXe siècle. Des dictateurs tels que Mussolini, Hitler et Staline, bien que issus de traditions politiques différentes, ont convergé dans l'application des principes machiavéliques : l'utilisation systématique du mensonge comme instrument de domination, la glorification de la force, la manipulation idéologique des masses et la sacralisation de l'État comme incarnation de la volonté historique (Carvalho, 2011).

Ces régimes ont non seulement utilisé la violence comme moyen de contrôle, mais ont également cherché à remplacer la religion révélée par des mythologies et/ou des politiques séculières, dotées de leurs propres rituels, dogmes et prêtres: le parti, le leader, l'appareil de propagande. Le machiavélisme révèle ainsi sa vocation totalisante: il ne se contente pas d'orienter l'action du gouvernant, mais prétend remodeler toute la société selon une logique de pouvoir absolu. Il s'agit d'une tentative de fonder une nouvelle anthropologie politique, où l'être humain n'est plus l'image divine, mais l'instrument de la volonté de l'État.

Même après l'effondrement des grandes dictatures, l'esprit machiavélique reste actif sous des formes plus subtiles, mais non moins corrosives. Les démocraties modernes, en particulier dans leurs manifestations technocratiques et populistes, continuent de reproduire les mécanismes machiavéliques sous le couvert de la légalité et de l'efficacité. La propagande de masse, la manipulation symbolique, l'utilisation sélective de l'information, les stratégies d'ingénierie sociale : tout cela révèle la continuité souterraine du projet machiavélique. Le spectre de Machiavel n'appartient donc pas seulement aux livres d'histoire: il circule parmi nous, dans les promesses creuses des politiciens, dans les campagnes qui transforment la vérité en marchandise et dans l'administration publique qui confond gouvernance et manipulation.

La philosophie politique de Machiavel, à la lumière de l'interprétation de Carvalho (2011), ne constitue pas une étape supérieure dans la rationalisation du pouvoir, mais plutôt un jalon de régression dans le ton spirituelle. En proclamant l'autonomie de la politique par rapport à l'éthique, Machiavel n'a pas libéré la raison politique, il l'a défigurée, la transformant en instrument de contrôle et de dissimulation. Son héritage n'a pas été la clarification, mais la confusion ; non pas la prudence, mais la ruse ; non pas la justice, mais l'efficacité dépourvue de sens moral.

Carvalho décrit cet héritage comme une « confusion démoniaque », une expression qui ne doit pas être comprise comme une simple métaphore, mais comme un diagnostic métaphysique d'une rupture civilisationnelle. Machiavel a rompu avec la tradition qui voyait dans la politique une extension de l'ordre moral du cosmos, introduisant une logique d'immanence et de manipulation qui contamine encore aujourd'hui les institutions modernes. Pour surmonter cette impasse, il ne suffit pas de dénoncer les abus de pouvoir: il faut restaurer les fondements perdus de la politique, ceux qui l'enracinent dans l'être, la vérité et la justice. Comprendre les erreurs fondamentales du

machiavélisme est donc plus qu'une tâche académique: c'est une exigence éthique pour ceux qui souhaitent restaurer la dignité de la vie publique et reconstruire un ordre politique véritablement humain.

Considérations finales

Cet article avait pour objectif d'examiner les erreurs fondamentales de la pensée machiavélique à la lumière de la critique philosophique de Carvalho, telle qu'elle est développée dans *Maquiavel ou la confusion démoniaque* (2011). Loin de représenter uniquement un jalon fondateur de la science politique moderne, l'œuvre de Machiavel a été brièvement analysée ici comme un point de rupture profonde avec la tradition philosophico-théologique occidentale, marquée par l'articulation entre politique, éthique et métaphysique.

L'une des principales conclusions de cette recherche réside dans le constat que l'ambiguïté interprétative de l'œuvre machiavélique, parfois soulignée par des chercheurs tels qu'Isaiah Berlin (2002) et Maurizio Viroli (1998), ne découle pas uniquement de sa complexité intellectuelle, mais aussi de contradictions structurelles non résolues, de dissimulations rhétoriques et de points aveugles qui, selon Carvalho (2011), empêchent une lecture rationnelle et cohérente de sa philosophie. Chez Machiavel, la politique rompt avec toute prétention normative pour devenir un exercice de pure efficacité, où les moyens, même immoraux, sont légitimés par les fins. La *Virtù* remplace la Providence, et le gouvernant se pose comme l'archétype d'un nouveau type de prophète séculier, engagé non pas à révéler des vérités éternelles, mais à façonner l'histoire selon sa volonté.

Cette inversion morale, comme l'a souligné Eric Voegelin (1990), correspond à un geste de « sorcellerie » idéologique: la tentative de transformer l'ordre de la réalité par la manipulation symbolique du discours politique. Il s'agit d'un processus de « magie politique » qui remplace la recherche de la vérité par des techniques de domination, ouvrant la voie à des formes de pouvoir totalitaire, comme l'illustrent les régimes de Mussolini, Hitler et Staline, qui ont incarné les principes machiavéliques à grande échelle. Même dans les démocraties contemporaines, on observe la persistance de ce paradigme dans les pratiques de propagande, d'ingénierie sociale et de populisme stratégique.

D'autre part, des chercheurs tels que Leo Strauss (1958) avaient déjà averti que le véritable danger de Machiavel ne réside pas dans sa franchise choquante, mais dans son influence souterraine et durable : en retirant toute obligation morale de la politique, il a contribué de manière décisive à la désacralisation du monde et à l'essor d'une rationalité instrumentale exclusivement axée sur le pouvoir.

On comprend ainsi que les erreurs fondamentales du machiavélisme ne sont pas seulement un exercice théorique, mais une exigence éthique et spirituelle. La critique de Carvalho, en dialogue avec des auteurs tels que Voegelin, Strauss, Berlin et Viroli, révèle que l'héritage de Machiavel est loin d'être un chapitre révolu : il constitue un défi vivant à l'intégrité de l'ordre politique, à la vérité comme fondement du discours public et à la dignité même de la vie humaine. Rétablir les liens perdus entre politique, morale et transcendance est donc une condition indispensable pour restaurer la santé de la vie publique et réorienter la philosophie politique vers son véritable but: la justice.

Références

BERLIN, Isaiah. **Études sur l'humanité**: une anthologie d'essais. São Paulo: Companhia das Letras, 2002.

CARVALHO, Olavo de. **Machiavel ou la confusion démoniaque**. Richmond : Vide Editorial, 2011.

MACHIAVELLI, Nicolas. **Le Prince**. Traduction de Lívio Xavier. São Paulo: Martin Claret, 2001.

STRAUSS, Leo. **Réflexions sur Machiavel**. Chicago: The University of Chicago Press, 1958.

VIROLI, Maurizio. **Machiavelli**. Oxford: Oxford University Press, 1998.

VOEGELIN, Eric. **Hegel : une étude de sorcellerie**. Dans : Les œuvres complètes d'Eric Voegelin (Vol. 12). Baton Rouge et Londres : Louisiana University Press, 1990.

Recebido em: 10/10/2025

Aprovado em: 01/11/2025